

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 48

Artikel: L'amour, qu'est que c'est qu'ça ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199684>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

places sont bonnes. Elles sont bonnes parce que les loges et les baignoires sont supprimées. Il y a des deux côtés quelques avant-scènes, mais c'est tout.

» L'orchestre, très profond, s'élève, suivant une pente assez rapide, qui suffirait aux derniers rangs pour dominer les chapeaux féminins installés aux premiers, — même si, par une sage précaution, ces chapeaux ne trouvaient au vestiaire un confortable asile.

» Au-dessus de l'orchestre, le balcon du premier étage étale une courbe à peine accentuée, qui permet d'augmenter le nombre des fauteuils de face et de diminuer celui des fauteuils de côté. Double avantage par conséquent.

» Grâce à la disposition de leurs salles, on est mieux, dans les théâtres anglais aux dernières galeries que dans les premières loges de certains théâtres parisiens.

» Si j'ajoute que les fauteuils sont confortables et les rangs suffisamment distants les uns des autres pour qu'on puisse passer devant ses voisins, sans leur écraser les pieds ou s'enfoncer leurs genoux dans les jambes, j'aurai donné une idée approximative, encore qu'incomplète, des commodités dont nous sommes réduits à déplorer l'absence, en France. »

Tandis que nous parlons théâtre, nous détachons encore ces quelques lignes d'une préface écrite par M. Henry Boujon, pour le livre très intéressant que vient de publier M. Adrien Bernheim, sous le titre: *Trente ans de théâtre*.

Le passage que nous citons a trait au progrès d'une œuvre destinée à offrir au public des divertissements d'un caractère vraiment artistique.

«... Sachons gré surtout à Bernheim et à son comité d'arracher le public au café-concert pour lui donner des spectacles d'art. Les théâtres de banlieue se prêtent à merveille à ces beaux essais... Si ces scènes de quartier redevenaient peu à peu des foyers d'idéal, ce serait là vraiment une œuvre de solidarité républicaine. C'est aussi de l'enseignement national et du bon. »

» Les professeurs les plus éloquentes se dévouent à cette cause. Gustave Laroumet, le maître de la conférence, déclare qu'il ne connaît pas de meilleur public ; ses auditeurs lui retournent le compliment. »

» La foule, je le dis sans flatterie basse, va au beau naturellement. A ce propos, un souvenir. Mon vénéré ami, M. Eug. Guillaume, ancien directeur des beaux-arts, me disait un jour qu'il devait aux représentations gratuites quelques-unes des plus fortes émotions de sa vie. « Caché derrière une porte, me contait-il, j'écoutais le peuple pénétrer dans la salle. Cela faisait un tumulte magnifique, quelque chose comme le bruit du bronze quand il entre dans le moule. » Voilà, n'est-il pas vrai ? une belle parole de statuaire, une noble image et un symbole profond. »

Ce n'est point là le sentiment de plusieurs de nos artistes actuels, qui contestent, sans recours, au peuple, le sentiment du beau, parce que le peuple ne tombe pas immédiatement en admiration devant leurs essais et leurs tâtonnements pour nous doter d'un art nouveau. Louables, sans doute, ces essais ne sont pas toujours heureux. Nos artistes n'en veulent jamais convenir : c'est toujours ce pauvre peuple qui n'y voit goutte.

Mon voisin Jean-Louis.

COMPOSITION D'UN ÉCOLIER

(Exercice sur les verbes).

Jean-Louis ? Un beau gros homme à figure réjouie, aux yeux pleins de malice, à la bouche souriante, au ventre proéminent. Démarche

plutôt lente, et partout et toujours la même : « piano », et par conséquent « loutano ! » Paysan à son aise ; santé robuste. Voilà pour le physique.

Au moral, esprit perspicace, pratique et prudent à l'excès. Homme gai, farceur, lanceur de bons mots. Jamais en colère ; jamais désespéré. Tête bien meublée et bien organisée. Expérience sûre. Municipal capable et écouté.

Chrétien ? Oui, certainement, mais sans formalisme ni bigoterie. Idées larges ; le cœur sur la main ; la porte toujours ouverte aux miséreux et la bourse aux amis dans l'embarras. Tolérant, mais non tempérant.

Sa joie : un verre de son petit vin blanc en compagnie de quelques amis.

Sa plus grande peine : son ventre trop volumineux.

Son espoir suprême : syndic.

Ses amis : tout le monde.

(Signé) : JEANNOT fils.

(Pour copie conforme) :

E.-C. THOU.

Lo pourro vévo.

Tsacou, su noutra pourra terra,
A sè tracas et sè çousons ;
On a bio pas criâ miséra
Tot parai on a prâo guignons.
Vo mè vaids destra minabliô,
Kâ tot lo dzo hoai y'è pliorâ,
Pu-yo pas ètrè miserabliô
Après cein que m'est arrevâ.

Y'è perdu ma pourra Jeannette,
Na brâva fenna, allâ pi !
Jamé ne fesai la tapette,
Ne valliai rein po taboussi.
Dè grand matin dza sè lèvâvè
Fèrè lo fu po lo café,
Et, quand se n'édhie borbottâvè
Le mettai couaire lo lacé.

Pu, ein après, le fesai couaire
Cein que failliai po lè çavons,
Et vo z'arai falliu la vaire
Traçi portâ à cliâo bêtions.
Jamé iena ne ronnavè
Quand l'âo vouthivè dedein l'audzé,
Kâ Jeannette lè z'amâvè
Petètrè atant, âo mi... què mè !

Et à l'hotô, noutrès cassettès,
Lè cassotons, tot reluisai,
Lè tsanes dè pot, lè tsanettès
Fasiot front su lo ratalai ;
Pu lo degando, la panosse
Sè promenâvè pè l'hotô,
Kâ, ni por cein et ni por cosse
N'arai manquâ à cé travau.

Et pu, n'y'avâi pas sa paraira
Po vo fèrè dâi bons dîna,
L'ètai 'na crâna cousenaira
Quand n'aveint oquî à fricottâ.
Que sai ruti, pesson, volaille,
Daubès, gigot âo gottrosset,
Vo mitenâvè clia medzaille
Asse bin que dâo tsergosset.

La veilha, lo brego allâvè
Ein faseint sè galès ronrons
Aobin, le raquemoudâvè
Sai on gilet, sai mè diétons,
Et, se per hazâ, à mè tsaussès
On perte allâvè sè montrâ,
Falliai lè sailli, po que l'aussè
Vito tot cein bin reimèindrâ.

Dein noutr'hotô, min dè tseppotta
Ni 'na tsecagne, ni n'atout
Ne mè fesai papi la potta
Quand y'avè bu on petit coup,
Djan ! se desai, se t'è bin sadzo,
Crai-mè don et vin t'ein pionçi !
Et mè, à cé tant dâo leingâdzo,
Vite, y'allâvè mè cutsi.

Tè vouaiquie vîa, ma Jeannette,
Ton Djan va ètrè bin solet,
T'èta la meillâo dâi pernette.
Que vè-yo fèr'ora sein t'è !

Mè foudra fèrè mon ménadzo,
Et portâ mémimo âi çavons,
Veri lè carreaux âo pliantadzo,
Recaodre mémimo mè botons !

Faudra relavâ lè z'écouallès,
Remissi lo paillo, l'hotô,
Queri ti lè dzo dâi z'étallès
Du tot amont noutron lèvrâ.
Mè foudra brassâ la paillessè,
Fèrè lo fu su lo foyi ;
Mè foudra — faut-te que lo dièssè ?
Tsertsi lè pudzès à noutron lhi !

-Mâ, que su fou ! Yè 'na vesena
Qu'est prâo galéza, ôi ma fai !
D'ailleu, l'est on pou ma cousena,
N'arè qu'allâ la trovâ hoai.
Le n'est ni vouamba, ni tseropa
Pu l'est véva du dza grantein,
L'â dâi tsamps et, po su, 'na tropa
Dè bio z'étius dein son terein !

Se l'âi parlâvè mariadzo,
Po su ne mè derai pas na !
Pu l'â on tant galé vesadzo ;
Tsi mè, sarâ la beinvenia !
— Dis, Jeannette, que faut-te fèrè ?
Ne t'è-yo pas dza prâo pliorâ ?
Et, po tot arreindzi l'affèrè,
Baque ! m'ein vè mè remariâ !

L'amour, qu'est que c'est qu'ça ?

C'est donc d'amour qu'il s'agit ici, aimables lectrices du *Conteur*, à propos d'une définition que nous avons cueillie à votre intention dans un savant ouvrage sur la matière. Voilà qui ne sera point pour vous déplaire, puisque vous êtes créées pour aimer... et pour être aimées.

Sur ce point, la plupart des poètes, des romanciers, des philosophes — ces horreurs d'hommes qui vont pourtant fourrer de la logique dans le sentiment le plus fuyant, le plus insaisissable, le plus charmant aussi et le plus doux qu'il soit possible d'imaginer, — sont d'accord.

Les premiers chants connus furent des chants d'amour.

Les modernes ont invoqué la beauté, l'intelligence, la pitié ou la sympathie, pour dire les regards, les paroles, les tendresses et les souffrances que fait naître l'amour. On a employé pour le peindre les couleurs les plus variées et les plus exquises, des tons d'une richesse inouïe, alors qu'on ouvrait devant les yeux ravis des amoureux mystiques, des paradis d'extase.

Et tout cela n'appartient pas à l'histoire d'un autre monde, d'un monde à nous inconnu. Vieille comme lui, elle se renouvelle sans cesse. Sur les débris d'un amour perdu, un autre s'élève, non moins fort ni moins rempli d'attraits, à la vue ou à la pensée de l'objet aimé.

Tant que la terre portera des êtres humains, des âmes capables de palpiter sous l'influence d'un sentiment qui va se loger chez les plus âgés, car le cœur ne vieillit pas, il ne faut jamais l'oublier, comme chez les plus jeunes, l'amour conservera les droits qu'il s'est acquis et la place qui lui appartient.

Appelez-le, si vous le voulez, illusion et folie (on emploie, en effet, les locutions populaires : fou d'amour ; affolée d'amour ; l'amour lui fait perdre la raison... etc.), disposition de névrosés, peu importe : il se moque des termes et continue sa marche, triomphant de tous les obstacles, de tous les sarcasmes, de tous les mépris, sûr de son pouvoir et plus certain encore de trouver sous toutes les latitudes des cœurs prêts à l'accueillir, à le garder comme un bien précieux et à répéter, après le prince de Ligne : « Aimer, aimer, voilà vivre ! »

« Mais enfin, vous écrivez-vous, vous ne nous apprenez là rien de nouveau ; chacun sait cela. Mais, l'amour, qu'est que c'est qu'ça ? »

Voici. Et vous pouvez m'en croire, je ne fais, je vous l'ai dit, que citer un livre des plus savants :

« L'amour est une entité émotive spécifique, consistant dans une variation plus ou moins permanente de l'état effectif et mental d'un sujet, à l'occasion de la réalisation — par la mise en œuvre fortuite d'un processus mental spécialisé, — d'une systématisation exclusive et consciente de son instinct, sur un individu de l'autre sexe. »

Voilà !! Etes-vous contentes?

Un ami du « Conteur ».

Brun, blond ou roux ?

Les parents, hésitant sur la carrière à faire suivre à leurs enfants, lorsque ceux-ci ne manifestent aucune disposition spéciale, feront sagement de considérer la couleur de leurs cheveux.

Mais oui ! Un savant, le docteur Bidde, a découvert qu'il existe une étroite corrélation entre les affinités intellectuelles ou professionnelles d'un individu et la couleur de ses cheveux.

D'après une étude basée sur des milliers d'observations, le docteur Bidde a établi que, d'une manière générale, les bruns montraient des aptitudes particulières pour l'état ecclésiastique ou les carrières administratives, tandis que les blonds semblaient plus aptes au métier des armes, au commerce et à l'industrie.

Quant aux roux, ils paraissent prédestinés aux sports, à l'élevage ou à l'exploration.

En fumée.

— Monsieur désire une chambre ?

— Je n'dis point non.

— Au premier, sur la rue, une vue superbe.

— Oh ! au premier ! c'est trop cher pour mé, j'monterai ben au second, les jambes sont encore bonnes... les bras aussi, ajouta-t-il en enlevant sa valise des mains d'un valet trop empressé.

« Touchais point, mon garçon, c'est fragile.

— Jean, conduisez monsieur au numéro 45.

— Non, au 23, s'il vous plaît, c'est notre chambre habituelle de père en fils, car les Piedeleu sont vos fidèles clients, monsieur l'aubergiste : à mon dernier voyage, voilà juste vingt ans, je suis descendu comme aujourd'hui à l'hôtel de Normandie, sous votre prédécesseur.

— Alors, donnez le 23, dit le patron avec déférence, tout en songeant à part lui que, si fidèles que fussent de pareils clients, ils n'enrichissaient guère sa maison par la fréquence de leurs visites.

— C'est cela, dit maître Piedeleu... et puis au 23, il y a une cheminée.

— Oh ! une cheminée au mois de juillet, marmotta le garçon.

— Il y a des orages en été, mon garçon, et une bonne flambée n'est point à dédaigner.

Maître Nicolas Piedeleu, alors âgé de soixante ans, était un de ces madrés Normands, sournois, rusés, retors, capables de rendre des points et de limer les ongles à Reinecke lui-même, le héros légendaire du « Roman du Renard. »

Il vivait seul avec sa petite-nièce Pauline, qui soignait ses rhumatismes et supportait avec une patience angélique son humeur de célibataire maniaque et grincheux.

Il se croyait parfaitement quitte envers elle en lui répétant sans cesse :

— Après mé, t'auras mon bien, petite, et tu pourras choisir un mari à ton gré...

Mais, malgré son teint apoplectique, le vieillard se portait comme un charme, et Pauline, qui avait déjà mélancoliquement attaché deux épingles au bonnet de sainte Catherine, risquait fort de demeurer vieille fille.

Lorsqu'une bonne âme en faisait l'observation au vieil égoïste :

— Eh ! eh ! répondait-il en se frottant les mains, je ne l'empêche point de se marier si le cœur lui en dit... et si elle trouve un époux qui la prenne pour ses beaux yeux.

Cette supposition invraisemblable, surtout en Normandie, se réalisa pourtant. Un brave garçon, touché des qualités de la jeune fille, de sa douceur, de sa résignation, se présenta, fut agréé, et, malgré la colère de l'oncle et sa menace de déshériter sa nièce, le mariage eut lieu.

La lune de miel duraît encore, la rancune de maître Piedeleu aussi, et c'était afin de la satisfaire qu'il était venu à Paris.

Bien décidé à ne pas laisser un rouge liard à sa nièce, il était fort embarrassé pour tester.

A qui laisser son héritage ? Il n'aimait personne, ni parents, ni amis.

Enrichir l'Etat ? C'était bien assez d'avoir payé si longtemps l'impôt.

— J'aimerais mieux me ruiner !

Mais ne se ruine pas qui veut...

Pourtant faire profiter quelqu'un de son bien le peinait trop !

Une idée lui vint. Il placerait tout en viager, comme cela il en jouirait seul ; il avait bon pied, bon œil « et puis, une rente viagère, c'est un certificat de longue vie. »

Et, réalisant ses valeurs, il était parti pour la capitale.

— Ces gens-là n'ont point l'air honnête, pensait-il, sa porte fermée, en sortant une liasse d'obligations de sa fameuse valise ; d'autre part, emporter de l'argent à Paris, c'est dangereux, les flous sont si adroits ! Heureusement que j'ai la cachette de mon défunt père !

Et allant à la cheminée, il enfouit ses valeurs dans le haut et rebaisa soigneusement la trappe.

— Là ! Personne ne les ira chercher là !

Tranquille comme Baptiste, il sortit et commença une tournée consciencieuse dans les diverses compagnies d'assurances, pour voir celle qui offrirait le plus d'avantages.

Après bien des hésitations, il se décida, non sans avoir parlementé longuement pour obtenir une diminution, et prit rendez-vous pour signer la police.

Mais, pendant ce temps, le ciel s'était assombri, un orage épouvantable éclata sur la ville, et quand maître Piedeleu, toujours économe, rentra à pied à son hôtel, il était trempé comme une soupe.

— Comme vous voilà mouillé, monsieur, dit la patronne en souriant gracieusement, heureusement, Jean vient d'allumer un bon feu dans votre chambre.

— Du feu !

Avec un cri, qui ressemblait à un rugissement, le vieillard, bousculant maîtres et valets, escalada les deux étages comme un fou, ouvrit sa porte...

Un feu clair brillait dans le foyer !

Maître Piedeleu leva les bras au ciel, poussa une sourde exclamation et tomba comme une masse.

— C'est une apoplexie foudroyante, dit le médecin appelé en toute hâte, il faut prévenir la famille.

Pauline et son mari arrivèrent pour rendre les derniers devoirs au vieil avaré et recueillir l'héritage dont il voulait les priver, car...

Le domestique voyant la cheminée fumer de façon anormale, avait regardé dans le conduit et retiré les bienheureuses valeurs... qui lui rapportèrent un fort pourboire.

Et voilà comment, à défaut de sa fortune, la vengeance du vieux Normand s'en alla en fumée...

ARTHUR DOURLIAC.

L'art de se baigner.

Nous connaissons déjà le bain turc, le bain romain et la douche écossaise, sans parler des autres. Voilà maintenant le bain finlandais. Il se pratique depuis peu dans les grands établissements d'Helsingfors et d'Abo.

La personne qui doit prendre le bain s'étend dans un hamac à larges mailles suspendu au-dessus d'une baignoire remplie d'eau glacée. On jette alors dans cette eau trois ou quatre briques spéciales chauffées à la plus haute température possible. Il se dégage instantanément un nuage de vapeur qui enveloppe pendant quelques minutes le baigneur d'une moiteur brûlante.

Au moyen d'un système de poulies, le hamac est alors plongé rapidement dans l'eau encore froide, dont on a eu soin de retirer les briques. L'opération peut être recommencée

plusieurs fois, et ceux qui en ont essayé sont unanimes à reconnaître que la transition brusque et répétée du très chaud au froid produit sur la santé des effets bienfaisants qu'aucun autre mode d'ablution ne saurait donner.

Nous voulons bien le croire ; il y a tant de choses bonnes pour la santé ; il y en a de bien plus simples encore que les bains finlandais et que nous avons sous la main. Pourtant, nous n'en usons guère.

Boutades.

Madame, à la bonne :

— Mais voyez donc, Justine, ces fauteuils sont couverts de poussière !

— Pas étonnant, madame, personne ne s'est encore assis dessus aujourd'hui !

En section de police :

— Pourquoi n'avez-vous pas tout de suite rapporté au commissariat de police le portemonnaie que vous avez trouvé dans la rue à onze heures et demie du soir ?

— Il était trop tard, monsieur.

— Et le lendemain ?

— Le lendemain, ... il était vide.

Madame, à sa domestique :

— Elise, allez donc à la librairie m'acheter les *Lettres de Mme de Sévigné*. Vous comprenez bien : les *Lettres de Mme de Sévigné* ?

— Oui, madame.

Au bout d'un instant, la domestique revient sans le volume demandé.

— Eh bien, Elise, vous n'avez pas ce que je vous ai indiqué ?

— Non, madame, il n'y a plus point de lettres, et même que le libraire m'a dit qu'il n'avait même plus les cartes postales de cette dame.

Passé-temps. — La réponse à la *charade* de samedi dernier est *as-pic, aspice*. Nous avons reçu neuf réponses justes : M^{lle} Elisabeth Odot, Lausanne ; Buffet de la gare,ully ; M^{lle} Françoise Fongjallaz, Epesses ; Eva, Echallens ; M^{me} Ch. Maillard, Lausanne ; M. Blanc-Décombaz, Vers-chez-les-Blanc ; Tantine et Oëllet-Rouge, Neuchâtel ; E. Pasche, Pension Beau-Séjour, Lausanne, et M^{lle} Elisabeth Margot, à Vuittebœuf, à qui la prime est échue.

THÉÂTRE. — Pour faire une bonne revue, prenez de l'esprit, autant que vous en avez, de l'à-propos et de la fantaisie, à dose non moins forte, un peu de malice, des couplets alertes et de séduisante tournure, une musique pimpante ; mêlez tout cela et faites servir chaud, dans des décors ad hoc, par de jolies actrices, gracieusement costumées. Tel est le menu du jour, au théâtre. Les convives sont chaque jour plus nombreux et ne se rassasient point, au contraire. L'amusante revue de M. Robert Monneron, **LAUSANNE-STATUES**, aura encore quelques représentations. Demain, dimanche, *Matinée* et *soirée*. (Voir aux annonces.)

KURSAAL. — A ses attractions habituelles, très variées, la direction du Kursaal a eu l'heureuse idée de joindre, ces jours-ci, un opéra-comique. Elle a choisi l'une des perles du vieux répertoire, une œuvre toujours jeune et séduisante, en dépit des années : *Les noces de Jeannette*, de Victor Massé. — L'interprétation est très bonne. — Demain, dimanche, *Matinée*.

Concert d'abonnement. — Salle comble, fraîches toilettes, jolis minois, tel est le cadre ordinaire de ces concerts. A celui d'hier, M^{lle} Landi, une éminente cantatrice, a partagé, avec l'Orchestre, les applaudissements chaleureux et les rappels de l'auditoire. Il faut vraiment admirer le résultat auquel est arrivé M. Hammer, notre directeur, avec des ressources très restreintes. Appuyons notre orchestre.

Section bourgeoise de gymnastique. — A 8 heures, au théâtre, soirée annuelle avec le concours de l'orchestre Thumer. Programme très intéressant.

Samedi prochain, ce sera le tour de la **Société des jeunes commerçants**. Au programme, une saynète vaudoise inédite, *Les ambitions de Fanchette*, par notre collaborateur, Pierre d'Antan. Cette saynète, des plus amusantes, aura certainement le succès de celles qui l'ont précédée.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.